

L'éclosion des" fleurs littéraires de la Russie "dans la France du XIXe siècle, ou le premier âge des anthologies de littérature étrangère

Cécile Gauthier

► **To cite this version:**

Cécile Gauthier. L'éclosion des" fleurs littéraires de la Russie "dans la France du XIXe siècle, ou le premier âge des anthologies de littérature étrangère. Bohnert, Céline; Gevrey, Françoise. L'anthologie: histoire et enjeux d'une forme éditoriale du Moyen Âge au XXIe siècle ; [séminaire du CRIMEL -Centre de Recherche Interdisciplinaire sur les Modèles Esthétiques et Littéraires de 2010 à 2013], ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, pp.361-375, 2014, 978-2-915271-92-8. hal-02895461

HAL Id: hal-02895461

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02895461>

Submitted on 10 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**L'éclosion des « fleurs littéraires de la Russie »
dans la France du XIX^e siècle, ou le premier âge
des anthologies de littérature étrangère.**

Cécile GAUTHIER
Université de Reims Champagne-Ardenne – CRIMEL

Une anthologie de littérature étrangère, a fortiori au XIX^e siècle (c'est-à-dire avant l'établissement d'une certaine codification du genre), et consacrée à la littérature russe (jugée à cette époque encore incertaine et en devenir), est nécessairement, en tant que moyen de découverte et d'exploration d'un territoire méconnu, un objet étrange, si ce n'est, de fait, étranger. Il est même dans un premier temps difficilement identifiable, dans la mesure où l'anthologie peut présenter une diversité de titres brouillant les pistes¹, et où ses critères de définition sont fluctuants² : pour qui, pourquoi proposer une telle anthologie ? Quels modèles, culturels et esthétiques, permet-elle de former ? L'examen de ce type d'anthologie, si type il y a, fait émerger une interrogation articulant les problématiques esthétique, politique et identitaire, dans la mesure où l'anthologie de littérature étrangère appréhende l'objet littéraire sous l'angle du national. La première question à laquelle doit répondre l'anthologie de littérature russe au XIX^e siècle est en effet celle de savoir s'il existe une littérature russe, question elle-même corrélée à l'existence d'un sentiment national chez les Russes, souvent accusés de « manquer de nationalité ». L'anthologie vient donc d'une part apporter une réponse positive à cette question, d'autre part prouver l'existence de cette littérature en la donnant à lire. Elle construit donc cet objet littéraire qu'est la littérature nationale, pour la Russie, certes, mais

1. Le corpus est présenté en annexe.

2. Ainsi, si l'on devait retenir le critère d'Emmanuel Fraisse selon lequel l'anthologie de littérature étrangère fait intervenir une multiplicité de traducteurs, on ne compterait qu'une seule anthologie dans le corpus ! Nous n'avons volontairement pas retenu ce critère, qui nous semble appartenir à un âge postérieur et sans doute plus institutionnalisé de la production anthologique : nous situons quant à nous notre réflexion dans ce « premier âge » des anthologies de littérature étrangère, où l'objet anthologique lui-même est en gestation, ce qui le rend d'autant plus singulier.

pas uniquement : en creux se laissent en effet deviner les contours de la littérature nationale française, aune à laquelle sont lues et jugées les littératures dites étrangères.

Cette polarisation est cependant plus complexe qu'il n'y paraît. Car un fait déterminant doit être pris en compte : l'anthologie de littérature étrangère se présente avant tout comme un lieu de traductions, et, à ce titre, elle est traversée par des transferts culturels. On le constate nettement dans la personne même des auteurs d'anthologie, auxquels nous consacrerons le premier temps de notre réflexion, afin de définir ce qui fonde leur geste, dont on sait qu'il est à la source de l'anthologie et de l'analyse que l'on peut en proposer. Au-delà de la disparité du corpus étudié, et de la disparité des intentions avérées ou implicites, nous verrons se construire, de plus en plus nettement au fil du siècle, un objet littéraire qui acquiert sa légitimité, à savoir la littérature russe, perçue comme révélatrice d'un génie national toujours plus affirmé et présent sur la scène artistique et politique européenne. Ces éléments nous permettront de nourrir en dernier lieu une réflexion de nature générique, par laquelle nous interrogerons la spécificité de l'anthologie de littérature étrangère.

Les auteurs des anthologies de littérature russe au XIX^e siècle présentent des profils assez divers, qui transparaissent de façon plus ou moins nette dans les discours préliminaires par lesquels ils commentent leur entreprise. On peut néanmoins dégager un certain nombre de traits communs : on pourrait tout d'abord les définir comme des pionniers, conscients d'ouvrir un nouveau champ et d'œuvrer pour le bien commun (ce que suggère la récurrence du mot « utilité »). Cette revendication est présente dans la première anthologie étudiée, dans laquelle les auteurs, Manuel-Léonard Pappadopoulo et le « citoyen Gallet », affirment avoir pour eux « un grand avantage, celui de donner, les premiers, une idée de l'esprit russe³ » - affirmation qui met en lumière la corrélation supposée entre la production littéraire et le caractère national. Cette nécessité

3. M. L. Pappa do Poulo, et le citoyen Gallet, *Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe, à dater de sa naissance jusqu'au règne de Catherine II, traduites en français*, A Paris, Chez Lefort, libraire, An IX, 1800, « Discours préliminaire », p. XIII. Pierre Gallet est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Le véritable Evangile* (1793), *Les puissances de l'Europe au tribunal de la vérité*, poème en trois chants (1799), le *Voyage d'un habitant de la lune à Paris à la fin du XVIII^e siècle* (1803).

de faire découvrir une littérature méconnue est réitérée quasi systématiquement jusque vers le milieu du siècle, où commencent à être plus largement traduites un certain nombre d'œuvres russes. Elle justifie le projet anthologique, qui, selon ses auteurs, vient combler une lacune, un manque, voire une injustice, puisque la littérature étrangère trouve en effet à cette époque de plus en plus d'échos auprès des lecteurs français. Rares sont les connaisseurs de cette littérature des confins de l'Europe : ces pionniers, qui ont foulé des sols inconnus, marquent donc d'autant plus de leur empreinte l'anthologie, qui tend à devenir un livre personnel, hybride, habité par la singularité de son auteur. Émile Dupré de Saint-Maure⁴ fait ainsi de son anthologie de poésie russe un texte aux frontières du récit de voyage, de l'œuvre de moraliste et du recueil de poèmes. Cette dimension tend à s'estomper quelque peu au fil du siècle, à mesure que les spécialistes prennent le relais et donnent une orientation plus nettement didactique à l'anthologie (par exemple dans *La littérature russe* du slaviste Louis Léger), ou au contraire explorent dans une visée plus strictement esthétique et dans un cadre plus normé tel champ délimité de la production littéraire russe (on note ainsi une multiplication des anthologies de poésie russe au tournant du siècle).

Si nombre d'auteurs affirment faire œuvre de pionnier, c'est aussi qu'ils ouvrent la voie à une littérature écrite dans une autre langue, qu'ils rendent accessibles en la traduisant. C'est sans doute une des constantes chez l'auteur d'anthologie de littérature étrangère que d'être un traducteur, ou, pour le moins, de se voir confronté à cette question. La traduction tient certes souvent de l'adaptation, et on peut être surpris de lire cet aveu de Dupré de Saint-Maure : la bonne foi étant, écrit-il, la première qualité de l'écrivain, il reconnaît tout bonnement avoir entrepris son ouvrage sans savoir la langue russe, mais aidé de littérateurs versés dans les deux langues, voire des auteurs eux-mêmes, pour la plupart francophones comme il était courant à l'époque. Contrairement aux idées reçues, la traduction ne fait donc pas se confronter de façon binaire deux langues et deux cultures, mais elle peut être une œuvre collective impliquant Russes et Français, ou encore mettre en jeu au sein d'un même individu une double appartenance : qu'elle soit effective, comme pour le prince russe Elim Mestscherski, auteur de poèmes

4. Qui fut magistrat, législateur et sous-préfet de Beaune.

en langue française, dont le parcours est typique de nombre d'aristocrates russes cosmopolites⁵ ; ou rêvée, lorsque des auteurs français s'inventent une identité russe⁶.

Les auteurs-traducteurs sont perçus, ou se perçoivent, comme des figures de l'entre-deux, ce qui, dans un siècle où les identités nationales sont toujours plus affirmées, menace de les placer dans une situation de tiraillement, de tension. On reconnaît là le fameux « drame du traducteur⁷ », déchiré entre deux maîtres et deux exigences contradictoires. L'auteur d'anthologie doit vanter son objet pour légitimer son projet, sans pour autant que cette reconnaissance ne nuise à la grandeur supposée (voire la supériorité) de la littérature française. Il risquerait sans cela de passer pour un traître, et ce d'autant plus que les échanges culturels et intellectuels se trouvent inscrits au sein d'échanges politiques et économiques auxquels ils peinent à échapper. Il incombe donc au traducteur de convaincre que son travail ne doit pas être considéré comme une mise en compétition des littératures entre elles. Une des manières de contourner cette suspicion est de réaffirmer le critère d'utilité, pour la littérature française : la traduction conduit à un enrichissement du patrimoine littéraire français car elle est à même de fournir des modèles nouveaux, permettant de régénérer une langue qu'Eugène Porry, en 1861, ne craint pas de présenter comme essoufflée :

C'est peut-être au moment où un idiome a épuisé toutes ses formes littéraires, et donné, pour ainsi dire, son dernier mot, qu'il est utile de le plier à l'exercice délicat et fructueux de la traduction.

5. Le prince est mort à Paris en 1844, à l'âge de 36 ans, sans avoir eu le temps de terminer son ouvrage, qui ne comporte pas de préface. La forme finale de l'anthologie est donc celle que lui ont donnée les éditeurs, qui ont inséré un long discours sur la littérature russe prononcé par le prince en 1830, ainsi qu'une « couronne poétique », à savoir des poèmes d'hommage (Hugo fait partie des contributeurs, même si son poème a été publié plus tardivement). Cette anthologie, devenant une sorte de monument à la mémoire du prince, est donc elle aussi un ouvrage singulier et personnel, habité par le souvenir de son auteur.
6. Un certain nombre de traducteurs se rêvent écrivains et se créent une identité d'auteur en adoptant un pseudonyme qui les « russifie » : ainsi Dupré de Saint-Maure a écrit des textes sous le pseudonyme de L'Ermite en Russie, et le comte Eugène de Porry s'est fait appeler le chevalier Athanase Arkiskenkof, vicomte de Blumengeld.
7. Nous renvoyons à l'ouvrage d'Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, coll. « Tel », 1984, p. 15.

L'anthologie se présente donc comme étant au service tant de la littérature qu'elle ambitionne de faire découvrir, que de la littérature qu'elle va contribuer à enrichir en l'ouvrant à une différence fécondante.

La littérature étrangère est de fait définie dans et par sa différence : elle est censée exprimer l'esprit d'un peuple et le génie d'une langue, comme l'affirme Gogol, que cite Tardif de Mello, à propos du poète « national » Pouchkine.

Dès le commencement de sa carrière poétique, il était déjà national, parce que la véritable nationalité ne consiste pas à décrire un saraphane ou tout autre accoutrement du pays, mais à peindre l'esprit du peuple⁸.

Ainsi l'anthologie de littérature étrangère est le lieu où s'élabore, dans le péri-texte, une ébauche de théorisation de la littérature nationale, mais où, surtout, la notion se trouve illustrée par un cas, ici celui de la littérature russe. Il en résulte que la sélection des textes, qui définit le geste anthologique, se trouve soumise au critère de la représentativité, l'enjeu étant de faire découvrir au lecteur ce qui est « vraiment russe » – aux yeux des Français, mais aussi aux yeux des Russes. L'anthologie s'élabore de fait avec le concours, plus ou moins avoué, des littérateurs et savants russes, et reprend souvent, dans les notices biographiques ou les développements introductifs, des éléments d'histoires littéraires écrites et publiées en Russie⁹. Il est alors difficile de départager les deux discours, l'étranger et le national : l'historiographie de la littérature que propose l'anthologie semble s'écrire davantage dans le dialogue que dans l'observation distanciée.

Cela n'exclut pas la récurrence des lieux communs (eux aussi en partie hérités des Russes) : le plus courant, et relatif à l'histoire de l'Empire dans son ensemble, concerne le supposé retard (technique, culturel, économique, social...) accusé par le pays depuis

8. Tardif de Mello, *Histoire intellectuelle de l'Empire de Russie*, Paris, Chez Amyot, 1854, p. 324.

9. Un examen approfondi serait nécessaire pour déterminer les écarts éventuels entre la sélection faite par les auteurs d'anthologie et le canon tel qu'il était en cours d'élaboration en Russie – qui ne semble pas leur être inconnu.

l'invasion mongole. Grâce à Pierre le Grand, la tendance aurait été inversée, d'où le mythe de son règne comme un âge d'éveil de la nation russe, au prix, selon ses détracteurs, d'un virage anti-nationaliste vers les valeurs et les modèles « occidentaux ». Pour cette raison la littérature russe a longtemps été considérée comme une pâle copie des littératures étrangères, dépourvue d'originalité et desservie par le culte voué à la langue française. Elle est encore présentée, au début du XIX^e siècle, comme une littérature naissante, mais promise à un glorieux avenir, à l'image de la nation entrée de façon spectaculaire sur la scène politique avec la victoire sur Napoléon. Le « retard russe » se trouve par ailleurs contrebalancé par un autre lieu commun, qui justifie le projet anthologique, celui de la « miraculeuse transformation¹⁰ » permise par la rapidité des progrès effectués en un temps restreint, qui aurait conduit les Russes à brûler les étapes, épargnant à leur littérature l'âge de l'enfance pour atteindre directement celui de la maturité :

Il a suffi à la Russie de moins d'un siècle pour créer une langue, pour reproduire dans cette langue les chefs-d'œuvre des autres langues mortes et vivantes de l'Europe, et, de plus, pour produire des poètes et écrivains originaux, qui, maniant à leur gré cette langue adolescente d'autant plus docile qu'elle est jeune, exprimèrent en russe chaque combinaison des plus profondes de leur pensée, chaque élan des plus audacieux de leur imagination, et ornèrent tour-à-tour cette langue vierge, du style de l'histoire et du style de la fable, de celui de l'ode et de celui de la chanson ; du style épique, didactique, enfin du style de l'élégie, de la ballade, et même de celui de la tragédie et de la comédie¹¹.

Les anthologies de littérature russe lèvent donc le voile sur une culture encore assez méconnue, dessinant progressivement les contours positifs de cet objet original qu'est la « littérature russe ». Elle est définie dans sa singularité par un certain nombre d'auteurs adoubés comme poètes de la nation, comme nous l'avons vu avec Pouchkine. Mais les genres sont aussi pris en compte dans la mesure où l'esprit national est censé s'incarner avec plus ou moins

10. Tardif de Mello, *op. cit.*, p. I.

11. Prince Elim Mestscherski, *Les Poètes russes, traduits en vers français*, Paris, Amyot, 1846, p. XXXIX.

de bonheur dans certains d'entre eux. L'histoire et la littérature s'éclairent ainsi mutuellement : selon Tardif de Mello, le succès de la fable est bien la preuve de ce que la Russie est un pays oriental (et, par corrélation, despotique), dans la mesure où c'est l'instrument d'expression privilégié de l'esclave bâillonné. Il affirme également que « la tournure de leur esprit les porte au vers comique, à la satire, à l'épigramme », et que :

la langue russe est éminemment propre à la poésie légère ; ce genre entre même essentiellement dans le caractère de la nation, qui n'a rien de la gravité allemande¹².

Comme beaucoup d'idées reçues, celles-ci ne sont pas étayées par un discours argumenté, et elles sont soumises à variation dans le temps : à la fin du siècle, la lecture des romanciers russes, de Dostoïevski en particulier, situe plutôt « l'âme russe » dans des abîmes de mélancolie... Il est en revanche un fait qui semble plus fondé pour caractériser la littérature russe, et qui a trait à la prégnance des modèles populaires et ruraux dans l'inspiration artistique : c'est là l'empreinte d'un romantisme européen, certes, mais qui trouve un écho particulier dans les cultures d'Europe centrale et orientale où les discours identitaires s'enracinent dans la célébration du peuple paysan. On peut sur ce point citer le livre de Paul de Julvécourt, *La Balalayka, chants populaires russes et autres morceaux de poésie* (1837), qui procède véritablement d'une démarche anthologique au sens où l'auteur y effectue un travail signifiant dans le montage des textes. Il entrelace en effet des chansons populaires recueillies sur le terrain, auprès de paysans, et des poèmes contemporains (de Pouchkine principalement, mais aussi Joukovski, Derjavine, Kozlov...), ce qui vise à démontrer la continuité des uns aux autres, traduisant, selon lui, la permanence d'un esprit russe à travers les âges. Cet attachement aux traditions ancestrales se mesure à la permanence, dans la langue, d'un fonds populaire, d'une poésie du peuple, dont le russe, en tant que langue supposément « jeune » serait, plus que d'autres, dépositaire. Ce lien consubstantiel établie entre la langue et l'esprit du peuple porte bien sûr là encore la marque du romantisme (en particulier allemand), mais il traverse tout le siècle, et c'est

12. Tardif de Mello, *op. cit.*, p. 200.

sans doute un des traits les plus récurrents des discours que cette mise en relation d'une langue, décrite comme souple, malléable, inventive, et d'une littérature propre à adopter toutes les formes (nous renvoyons à la citation du prince Mestscherski à propos du miracle russe). Ainsi se trouve réinterprété dans un sens positif le lieu commun de l'imitation qui, loin d'être le symptôme d'un supposé déficit ontologique, devient la preuve d'une disposition innée et messianique à l'universalité : l'homme russe serait apte à toutes les métamorphoses, d'où la force, voire la supériorité, de sa littérature, dont, à la fin du siècle, plus personne ne discute l'originalité.

Est-ce à dire que les raisons d'être de l'anthologie de littérature étrangère diffèrent en fonction des époques ? Peut-on la définir de façon univoque ? La diversité du corpus, précédemment soulignée, rend l'entreprise difficile, mais une constante réside visiblement dans le fait qu'elle est un moyen de découverte. Ainsi, pour reprendre la grille de lecture proposée par Emmanuel Fraisse, on pourrait qualifier l'anthologie de littérature étrangère de musée, non pas qu'il s'agisse de conserver une mémoire dont le lecteur français n'a même pas encore connaissance, mais parce que l'enjeu est de la construire, à travers la transmission d'un savoir. La dimension didactique des ouvrages étudiés est de fait une constante (préfaces, notices biographiques, introduction à l'histoire de la littérature russe, index, bibliographie etc.), et le savoir est de plus en plus spécialisé, précis, l'anthologie devenant progressivement un objet plus codifié : les auteurs d'anthologie de poésie russe au tournant du siècle font des choix plus sélectifs, Saint-Albin privilégiant par exemple la poésie lettrée sur la poésie populaire, Chuzeville se consacrant à la traduction de poètes contemporains appartenant à « l'âge d'argent » de la littérature russe. Mais dès ses débuts, l'anthologie de littérature étrangère s'inscrit bien dans le champ du savoir : les auteurs russes cités sont remis en perspective dans une évolution générale, ce qui fait de l'anthologie le lieu de l'écriture d'une histoire littéraire dont une des caractéristiques est que, fondée inévitablement sur la comparaison, elle s'élève à l'échelle européenne, prenant en compte la diversité des littératures et la richesse de leurs échanges – même si ceux-ci peuvent être envisagés également sous l'angle de la concurrence.

Le savoir délivré par l'anthologie n'a cependant pas trait uniquement à la littérature : il concerne aussi, si ce n'est en priorité, la culture étrangère, l'objectif avoué étant de faire connaître un peuple « sous le rapport littéraire¹³ ». C'est pourquoi la sélection des textes est soumise au critère déjà évoqué de la représentativité, les auteurs retenus étant ceux qui sont les plus illustres et les plus célébrés en Russie. Ils sont censés pour cette raison éclairer sur la valeur de la littérature russe, son degré d'accomplissement, eux-mêmes reflets du caractère national et de sa puissance d'action. Ce critère de représentativité peut donc prendre le pas sur les attentes (supposées) du lecteur français, ouvrant une brèche, celle du relatif, dans la définition de ce qu'est le goût en matière esthétique. C'est pourquoi certaines précautions oratoires sont nécessaires, comme il ressort très nettement du « discours préliminaire » de la première anthologie rédigée par Pappadopoulo et le citoyen Gallet :

On sait que la littérature d'un peuple fait voir la trempe de son génie ainsi que ses préjugés, et le degré où ils se trouvent : elle présente le caractère et l'énergie de ce peuple dans tout son jour ; elle montre sa dignité ou son abaissement ; enfin, elle est la pierre de touche qui sert à apprécier sa valeur. La politique et les arts avaient donc besoin d'une traduction russe pour pouvoir juger cette nation ; et ils gagneront sans doute à la connaître. Il n'a fallu rien moins que le désir de réaliser ce vœu utile, pour nous engager à entreprendre un ouvrage qui, parmi quelques morceaux intéressants, en offre tant de fastidieux, et c'est un tribut que nous offrons à la nécessité publique, plus encore qu'à la littérature¹⁴.

L'anthologie trouve sa raison d'être dans cet apprentissage de l'altérité, dont la contrepartie est une mise à l'épreuve de la relativité. Comme un traducteur déchiré entre deux maîtres, l'auteur d'anthologie doit susciter l'intérêt du lecteur sans le rebuter. Aussi fait-il appel à cette curiosité pour l'étranger et sa différence, quitte à ce qu'elle soit accompagnée, du moins dans un premier temps, d'une moindre admiration sur le plan strictement littéraire. Il n'est de toutes

13. *Ibid.* p. II.

14. M. L. Pappa do Poulo, et le citoyen Gallet, *op. cit.*, p. VI.

façons pas exclu que les attentes du lecteur en termes d'exotisme ne soient comblées par cette découverte de textes et d'auteurs présentés comme « très russes ». Tout réside donc dans le point d'équilibre que l'auteur doit trouver entre des exigences contraires : agrément et adhésion du lecteur dans le respect de la spécificité d'une littérature étrangère, souci de scientificité de l'homme de savoir, désireux de faire œuvre utile. Nous sommes bien renvoyés à la définition de l'anthologie comme œuvre en tension.

Il apparaît donc difficile, dans l'anthologie de littérature étrangère, de dissocier le littéraire du national. Or c'est peut-être sur ce point que résident ses limites : les enjeux esthétiques ne s'y verraient-ils pas irrévocablement subordonnés à des enjeux idéologiques ? La découverte de la littérature étrangère évolue en effet en fonction du contexte politique, les rapprochements encourageant et nécessitant une meilleure connaissance de la culture étrangère. C'est le cas à la fin du XIX^e siècle, époque où la France recherche à l'Est des alliés contre l'ennemi germanique. Le slaviste Louis Léger¹⁵ termine son avant-propos par ces mots explicites :

Puisse ce modeste essai contribuer à faire mieux connaître le génie de la Russie et à resserrer des relations fondées tout ensemble sur la sympathie instinctive et sur la communauté des intérêts politiques¹⁶.

Le caractère idéologiquement marqué de certains ouvrages peut même les élever au manifeste, dont on sait que c'est une des orientations possibles de l'anthologie. C'est le cas de l'ouvrage précédemment évoqué, *La Balalayka, chants populaires russes et autres morceaux de poésie*, publié en 1837. Étonnamment, à une date où les lecteurs français sont encore peu familiers de la littérature russe, l'ouvrage de Paul de Julvécourt apparaît comme un des plus proches de ce que nous entendons par anthologie, au sens où le regard organisateur joue un rôle de premier rôle. Mais, si « l'anthologie est l'expression d'une conscience critique de la littérature¹⁷ », la conscience critique ici s'exerce davantage sur le plan politique que littéraire,

15. Figure majeure des études slaves en France, dont il est considéré comme un des fondateurs.

16. *La littérature russe, notices et extraits des principaux auteurs depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1892, p. XV.

17. Emmanuel Fraisse, *Les Anthologies en France*, Paris, Puf, 1997, p. 95.

ou du moins les interprète d'un seul tenant. Le recours aux formes populaires dans la création artistique contemporaine est la preuve, pour Julvécourt, de la permanence d'un esprit russe, qu'il définit comme attachement aux traditions, à la nation, à la religion et au régime impérial. La littérature « est restée ce qu'est resté le peuple russe, simple, naïve et pure¹⁸ ». Il se félicite en particulier de ce que les Russes n'aient pas le goût des révolutions – (comprendre : comme les Français...) L'anthologie est donc bien mise au service d'une profession de foi monarchiste, formulée en termes on ne peut plus explicites :

Il y a une légitimité en littérature comme en politique ; quand une fois on est hors de la route légitime, on peut errer longtemps à l'aventure avant d'arriver au véritable but, - le bonheur en politique, en littérature l'immortalité¹⁹ !

Le manifeste est donc plus politique qu'esthétique. L'anthologie de littérature étrangère apparaît une fois de plus, à travers cet exemple, comme un objet hybride, à mi-chemin entre la traduction, l'essai, la démonstration. La littérature russe, encore peu connue et en cours d'institutionnalisation, s'y donne à lire sous des éclairages divers et parfois surprenants. L'anthologie se présente à son tour comme un ouvrage quasi expérimental, à l'image précisément de l'objet littéraire qu'elle contribue à forger.

*

Au terme de cette traversée d'un siècle d'explorations littéraires, faut-il conclure que l'anthologie de littérature étrangère est un lieu où transparait, plus qu'ailleurs, l'instrumentalisation de la littérature, réduite à un objet de savoir détaché de ses finalités esthétiques, ou encore à un simple bien culturel circulant d'un bout à l'autre de l'Europe ? Sans doute cette conclusion est-elle un peu trop pessimiste, ou bien laisse entrevoir une conception trop idéaliste et désincarnée de l'œuvre d'art. Il n'en reste pas moins vrai que l'anthologie de littérature étrangère, peut-être du fait de la complexité de ces enjeux mêlés, est un objet difficilement saisissable, souffrant en apparence

18. *La Balalayka, chants populaires russes et autres morceaux de poésie*, traduits en vers et en prose par Paul de Julvécourt, Paris, 1837, p. XIII.

19. *Ibid.*, p. XV.

d'une forme d'incomplétude. D'une part l'ambition de ses auteurs semble outrepasser les strictes limites et les contraintes (temporelles et éditoriales) de l'anthologie : certains rêvent de faire eux-mêmes œuvre de créateur, d'autres de produire un ouvrage de plus grande envergure (un essai ? une étude plus complète sur la littérature russe ? une traduction d'œuvre intégrale, et non simplement de morceaux choisis ?). D'autre part, si l'anthologie a bien rempli sa fonction, qui était de susciter et d'encourager la découverte et la traduction de la littérature russe, quelle est sa raison d'être une fois ce but atteint, comme cela est globalement le cas à la fin du siècle ? Dans ce cas, l'anthologie n'est-elle pas appelée à être dépassée, c'est-à-dire prolongée dans la lecture des œuvres complètes, voire dans la lecture des textes en langue originale ? Elle serait alors également dépassée au sens où la littérature échapperait finalement au national pour redevenir pleinement littérature, objet potentiel d'une autre forme anthologique, celle-là plus clairement consacrée à des enjeux esthétiques – ce qui est le cas des anthologies de poésie russe de Saint-Albin (en 1893) et Chuzeville (en 1914). L'anthologie de littérature étrangère aurait ainsi atteint son objectif, comme si elle avait dès le début porté en elle sa propre fin, aux deux sens du terme.

Il faudrait alors, pour terminer, nuancer en distinguant une temporalité des anthologies, comme il y en a une pour les traductions. Le deuxième temps (au XX^e siècle ?) serait celui de la relecture, qui ne se confond pas avec celui de la découverte. L'anthologie du « premier âge », non encore formatée, est un objet étrange, souvent oublié ou déconsidéré, laissant entrevoir des personnalités, ces aventuriers des livres, mais voyageurs bien réels, sortant de leur cabinet pour expérimenter eux-mêmes la différence. Si la réussite de l'anthologie se mesure paradoxalement à son effacement et qu'elle est vouée à ne pas laisser de trace durable, son auteur, qui nous est le plus souvent inconnu, manifeste pourtant une volonté de témoigner de son expérience, de sa lecture, voire de ses convictions : il ne se réduit pas si aisément, comme on l'attend trop souvent du traducteur, à un corps transparent. L'anthologie de littérature étrangère devient finalement à son tour un véritable objet de curiosité, brouillant les frontières entre l'ailleurs étrange et l'ici familier, élargissant l'espace et le champ des possibles.

ANNEXE

Présentation du corpus

Le corpus se veut le plus exhaustif possible. Une douzaine d'anthologies ou d'ouvrages de forme anthologique (ne comportant pas nécessairement le terme « anthologie » dans leur titre) ont été identifiés, allant de 1800 à la Première Guerre mondiale. Le caractère disparate du corpus montre bien que l'anthologie n'a pas encore de forme canonique et qu'elle reste un objet difficilement identifiable. Le nombre d'écrivains russes traduits va de trois à une cinquantaine. Le souci de variété, critère définitoire de l'anthologie, est néanmoins constamment réaffirmé dans les préfaces, même lorsque peu d'auteurs sont cités, ou que la poésie domine sur la prose, ce qui est souvent le cas.

Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe, à dater de sa naissance jusqu'au règne de Catherine II, traduites en français, par M. L. Pappa do Poulou et par le citoyen Gallet, A Paris, Chez Lefort, libraire, An IX, 1800.

Ouvrage comprenant un long discours préliminaire. Trois auteurs seulement sont cités : Trediakovski et Lomonossov (principalement les odes) et le dramaturge Soumarokov. La comédie de ce dernier, *L'Usurier*, est présentée dans son intégralité !

Anthologie russe, suivie de Poésies originales, dédiées à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, par P. J. Emile Dupré de Saint-Maure, Paris, Chez JC Trouvé, imprimeur-libraire, 1823.

Anthologie de presque 300 pages, comptant 17 poètes. Comporte une épître dédicatoire à l'empereur Alexandre, une préface, une « introduction », les poèmes accompagnés de notices biographiques, et des poésies originales de Dupré de Saint-Maure, assorties de commentaires et d'anecdotes.

La Balalayka, chants populaires russes et autres morceaux de poésie, traduits en vers et en prose par Paul de Julvécourt, Paris, 1837 ; réédition, Paris, Delloye, Desmé et Cie, 1887.

Ouvrage illustré (représentations de Moscou et Saint Pétersbourg) et qui comporte une soixantaine de textes (chansons populaires et poèmes) et plusieurs partitions de musique.

Les Poètes russes, traduits en vers français, par le prince Elim Mestscherski, Paris, Amyot, 1846 (et Paris, Fournier, 1846, 2 volumes in-8).

Anthologie en deux volumes (290 p. et 400 p.), comptant une cinquantaine de poètes des XVIII^e et XIX^e siècles.

Histoire intellectuelle de l'Empire de Russie par Tardif de Mello, auteur des *Peuples européens et de leurs divers gouvernements*, Paris, Chez Amyot, 1854.

Ouvrage comportant un avant-propos, une quinzaine de pages d'histoire littéraire, un résumé final, et présentant une grande diversité d'auteurs et de textes (prose et vers) classés par catégories (poésie lyrique, romantique, dramatique, narrations, descriptions etc.).

Fleurs littéraires de la Russie, ou Choix des compositions les plus brillantes et les plus populaires de la littérature russe, traduites en vers et en prose, par Eugène de Porry, Paris, Técheiner, 1861.

Anthologie comprenant une épître dédicatoire, un court avant-propos et 16 textes (poésie et prose) de 5 auteurs (Pouchkine, Batiouchkof, Joukovski, Derjavine et Vénévitinof).

Morceaux choisis de littérature russe, avec deux traductions françaises, dont une juxta-linéaire, par Armand Sinval, Paris, P. Ollendorff, 1890.

Publication destinée à l'apprentissage de la langue russe, comptant sept auteurs et de courtes notices biographiques.

La littérature russe, notices et extraits des principaux auteurs depuis les origines jusqu'à nos jours, par Louis Léger, Paris, Armand Colin, 1892.

Anthologie érudite, présentant un long avant-propos, et citant 55 auteurs, à travers de grandes parties chronologiques (des origines au XIX^e siècle).

Les poètes russes. Anthologie et notices biographiques, par Emmanuel de Saint-Albin, Paris, Savine éditeur, 1893.

Anthologie comptant 36 poètes, classés par ordre chronologique, avec des commentaires critiques ; comprend un avant-propos, un glossaire, des notes sur la langue russe et sa transcription.

Anthologie des poètes russes, traduits en vers français par Olga Lancercay, Paris, Bernard Grasset, 1911.

Ouvrage comptant 21 poètes, périphrase restreint.

L'ÉCLOSION DES « FLEURS LITTÉRAIRES DE LA RUSSIE »

Anthologie des poètes russes, par Jean Chuzeville, Paris, G. Crès, 1914.

Anthologie comptant 15 poètes. La préface prête à confusion : elle n'est pas de Chuzeville mais de Valère Brussov, poète russe cité dans l'anthologie. Cette préface tend à faire de l'anthologie un manifeste de la poésie symboliste.